



Le langage des films

Il y a cent ans, et sans doute beaucoup moins, le courage était de s'emballer sur la nouveauté : être moderne, saluer les acquisitions du progrès mécanique, de la science et de l'industrie, c'était souvent faire preuve d'héroïsme. Nos pères trop sages, dans leur désir de résister au mouvement, ont accumulé tant de bourdes, nous avons nous-mêmes, depuis le début du siècle, vu tant de nouveautés hardies s'installer, prospérer, envahir la vie quotidienne et marquer le siècle de leur aspect, que nous n'osons plus nous méfier de quoi que ce soit. Le fin du fin c'est d'être toujours à l'avant garde. Sentiment louable, certes, mais où l'on ne peut s'empêcher, malheureusement, de voir quelque calcul, même obscur. Chacun craint terriblement d'avoir la mine de Monsieur Thiers devant les chemins de fer et préfère se comparer à Lamartine devant le même sujet. Il est plus avantageux de se tromper en misant sur le tableau progrès et l'on a plus de chances que l'erreur soit vite oubliée.

En définitive, le poncif a peut-être changé de côté, il est passé de droite à gauche, et quel que soit l'ennui qu'on éprouve à jouer les Cassandre, les Jérémie, c'est là que le courage est aujourd'hui.

Le film sonore, chantant et parlant est une excellente occasion de se persuader de ce déplacement de la vertu. Personne ne conteste qu'une véritable révolution vient de s'accomplir dans le cinéma et qu'elle peut avoir de grandes conséquences dans la vie sociale. D'une pareille nouveauté, il serait bien agréable de ne pouvoir tirer que des motifs de se réjouir. Ce n'est pas le cas. Les avis sont partagés. Pour faire triompher le leur, les partisans de la nouvelle invention accumulent des arguments qu'ils jugent irrésistibles. On les entend dire : quand le premier cinéma parut, personne ne crut à son avenir parce qu'il était muet, tant il paraissait inimaginable de montrer des fantoches privés de la parole, alors pourquoi ne pas faire confiance au ciné qui parle ? Qui croyait, en 1907, que l'on traverserait l'océan sur un avion, vingt ans plus tard ? Qui ne voit que les ennemis du cinéma parlant sont gens intéressés, artistes du muet, soudain licenciés, directeurs des salles encore non équipées et qui se refusent aux frais, fabricants de scénarios dont on n'a plus besoin, metteurs en scène détrônés, personnel des théâtres qui craignent la concurrence, etc. ?...

Sans doute, mais tout cela est un peu simple. Comparaison n'est pas raison. Et les détracteurs du nouveau cinéma peuvent aussi bien répondre : qui ne voit que les partisans du cinéma parlant sont gens intéressés, industriels qui ont adopté la nouvelle technique et doivent coûte que coûte produire en série sans s'attarder à de ruinants essais, financiers qui ont misé sur elle et veulent rentrer vite dans leurs capitaux, comédiens et chanteurs de théâtre qui saluent le retour pour eux d'un âge d'or avec l'emploi de leur voix du même métal, auteurs dramatiques dont la production trouve brusquement des marchés inespérés, formidables, etc. ?...

La question n'est pas là. Les arguments de ce genre ne comptent pas. Il faut résolument se dire qu'on est en présence d'un problème d'esthétique qui vaut une méditation sérieuse. Si l'on pouvait le traiter par dessous la jambe, en se servant de raisons faciles, il me semble qu'on aurait tôt fait d'accabler le nouveau cinéma sous des critiques innombrables : indigence des scénarios, puérilité des sujets et des effets, pauvreté des textes parlés et chantés, mise en scène rudimentaire im-

posées par les nécessités d'enregistrement sonore, les paroles qui sortent trop souvent on ne sait d'où sauf de la bouche des acteurs, avec une ampleur olympienne qui transforme le rire en tonnerre et les larmes en Niagara, — la recherche des vues qui n'ont d'autre intérêt que leur cortège de bruits tels que fanfares et trompettes, piétinements de fantassins et sabots de cavalerie, vociférations de foules et pétarades de moteurs, — de même l'outrecuidance des bonimenteurs publicitaires, y compris les gens de lettres opérant pour leur compte, et les phraseurs politiques ou sportifs, avec les proclamations de conseillers municipaux et les saluts de coureurs cyclistes, et que sais-je encore ? Tout cela est si évidemment lamentable qu'on a peine à y insister.

Et je n'y insiste pas. Il y aurait plus à dire sur cette mutilation volontaire du cinéma qui, de langage universel qu'il était devenu, retombe au rang de dialecte : faut-il vraiment se réjouir que c'en soit fini du Charlot qui secouait de rire le monde entier au même moment ? Et les pays qui ne parlent pas la langue des grands acteurs de cinéma devront-ils se contenter de leurs propres vedettes théâtrales ? la France subir le débit caverneux des gloires de conservatoire au lieu de jouir du jeu puissant de tels étrangers ? C'est un regret que Jean-Richard Bloch a fort bien exprimé. Je le cite :

« Le cinéma a donné, chaque soir, dit-il, douze millions de spectateurs à Charlie Chaplin. Jamais le rire n'a été plus humain. Jamais l'admiration humaine n'a plus complètement environné une même figure. Le même jour, le nègre du Soudan, le Malais de Java, l'Européen, l'Américain, le Sibérien, composent devant l'écran un immense public unanime. Depuis l'origine de l'humanité, aucune forme d'art n'avait atteint à une pareille universalité... » (1).



Je veux bien que tout cela n'ait pas d'importance. La question technique en particulier ne m'alarme pas le moins du monde : les moyens matériels se perfectionneront, ce n'est pas douteux. Dans la production

(1) *Destin du Théâtre*, par Jean-Richard Bloch. EUROPE, n° du 15 avril 1930.

américaine, ils sont déjà infiniment au-dessus de ce qu'ils sont dans la production française, remarquable par sa médiocrité. L'utilité ne fait pas que rapprocher les distances, elle crée d'autres miracles : nous savons bien qu'on peut tout attendre de l'ingéniosité des hommes quand elle est stimulée par la nécessité, par l'intérêt. L'exemple du phono suffit à nous rassurer, qui, de boîte à musique pour guinguettes, est en si peu de temps devenu l'admirable instrument que nous voyons, et qui sera meilleur encore avant longtemps.

Non, la question n'est pas là. Elle est toute entière entre l'image et l'esprit, la sensation et l'intelligence, le langage et la pensée, la musique et la vie. Comment va-t-on, comment doit-on se servir de ces nouveaux moyens d'expression ? Quelle nouvelle interprétation du monde et de l'homme peuvent-ils nous procurer ? Dans quelle mesure serviront-ils l'Art, deviendront-ils une forme d'art nouvelle ?

Il faut voir clair et distinguer. Pour cela il me paraît bon d'isoler les trois formes revêtues par le nouveau cinéma : sonore, chantant et parlant. Distinction un peu artificielle sans doute, puisque la tendance actuelle semble être d'utiliser ensemble les trois éléments : bruits, paroles, chants, en y ajoutant la musique d'accompagnement, synchronisée ou non avec le sujet. Distinction artificielle, mais utile.

Je pense qu'on peut mettre à part dès l'abord le film dit chantant. Il n'ajoute guère au phonographe et à la radio que la vision du décor et des personnages : il peut donc rendre les mêmes services de décentralisation artistique que ces deux moyens mécaniques de propager la musique. Il mettra d'honorables, voire d'excellentes interprétations du théâtre lyrique à la portée des auditeurs éloignés, dans les campagnes ou même dans les villes dépourvues de bons théâtres, c'est-à-dire à peu près partout en France. Cela est parfait. La mise à la scène, en province, des grands chefs-d'œuvre d'opéra est aujourd'hui quasiment impossible : le film chantant permettra aux habitants des plus petites villes de les entendre et de les voir, le jour, qu'on veut croire prochain, où les genres nobles seront aussi bien traités que l'opérette. La réussite de *Parade d'Amour* permet d'espérer quelques réussites semblables avec *Pelléas*, par exemple, ou *Boris*, ou *Tristan*, etc...

Pour la diffusion de la musique, c'est un bénéfice net, et l'on ne peut que se réjouir de ces possibilités du film chantant. Il suffit de constater. Car c'est un fait beaucoup plus d'ordre social qu'esthétique.

Rien de neuf, du point de vue des formes de l'Art, de la création. Aussi longtemps du moins qu'on ne se sera pas avisé que ces nouveaux moyens du cinéma permettent peut-être d'écrire des œuvres spécialement destinées à ce mode de représentation. Alors, qui sait, le vieux rêve wagnérien du drame synthétique pourrait reprendre corps. Le film avec chants et musique ne serait plus seulement la vulgarisation d'une œuvre existante, — une édition à grand tirage, si l'on peut dire, — mais une forme d'œuvre nouvelle, un nouvel aspect de l'imagination créatrice de l'homme dans le royaume des images et des sons. C'est une hypothèse que seul le génie pourra vérifier. Pour le moment, il ne semble pas que ce genre de préoccupations ait troublé le sommeil des premiers fabricants de films chantants. C'est à peine si la T. S. F. qu'on a d'abord considérée comme un simple procédé de vulgarisation, entre dans la voie de la radiogénie (1).



Le film dit sonore appelle des considérations quelque peu différentes. Les dangers dont j'ai montré le souci au début de ces propos peuvent ne pas apparaître tout de suite. On est tenté de ne pas les considérer comme essentiels, comme « fonciers », de se dire : il importe peu, après tout, que l'on continue de nous donner de stupides actualités sonores, et même que l'on continue de truffier les films avec des bruits incongrus. La sonorisation, cela reste, si je puis dire, de la « décoration » ; elle est, dans une large mesure, extérieure au film : accompagnement, fioriture. Bref, c'est de l'ordre de l'adaptation musicale. Il y aura donc de bonnes et de mauvaises adaptations, comme il y en avait avant le film sonore.

La vérité du cinéma, selon moi, exigeait ces bons petits pianos casseroles, ces violons crins-crins qui occupaient l'oreille dans le vide obscur de la salle avec un parfait mépris de l'épisode projeté. Depuis plusieurs années on croyait bien faire en les remplaçant par de prétentieux orchestres. Alors, poison pour poison, j'aime autant absorber

(1) Voir ci-dessus article d'André Cœuroy.

des sifflets de locomotives que des symphonies. Et j'accorde volontiers que j'eusse mieux goûté *Métropolis* avec des bruits de bielles et de pistons qu'avec une sélection de la *Tétralogie* (ce qui, entre parenthèses, jouait un bien mauvais tour, et fort édifiant, à l'infortuné Wagner). La qualité de ces « adaptations » ne m'inquiète pas trop : il y aura toujours des gens de goût pour savoir choisir parmi les bruits nécessaires, et nous irons vers eux avec une encourageante sympathie, comme nous sommes allés vers *Ombres blanches*, qui pêchait pourtant par certaines puérités, ou mieux encore vers la *Mélodie du Monde* qui nous donna de précieuses indications parce qu'elle représentait un effort créateur (1).

Mais si je réfléchis, je ne peux pas me laisser prendre par cette soif d'optimisme qui brûle tous les cœurs bien nés. La sonorisation des films contient, comme un mal dissimulé, un grave et profond danger. Qu'elle devienne envahissante, comme elle menace, et le danger ne sera plus si vague. C'est l'essence même du cinéma qui est en jeu. Lâchons le mot, c'est le problème du réalisme qui se pose, le réalisme avec toutes ses misères. On espérait bien l'avoir liquidé.

Qu'un nouveau mode de s'exprimer ne fasse pas trouver d'emblée des expressions nouvelles, que l'esprit humain s'en serve d'instinct pour reproduire avec une désespérante fidélité la réalité quotidienne, c'est ce qui est décourageant. Alors, à quoi sert-elle, notre fameuse expérience ? Nous ne sommes donc pas assez persuadés qu'il était ridicule, pour faire voler des machines en l'air, de leur donner d'abord la forme d'un oiseau ? de faire les premières autos sur le modèle des charrettes anglaises ? Nous n'avons donc pas assez d'exemples que le réalisme ne se montre jamais au début d'un art, qu'il est au contraire un signe de décadence ? La photographie elle-même, mère du ciné, n'a-t-on pas commencé à ne la considérer comme un art qu'au moment où elle se décidait à ne plus être le symbole de l'indigence plastique et créatrice, après tant de ravages sur la peinture ? C'est bien la peine d'être au siècle des lumières pour se tromper avec une telle persévérance !

Et si l'on songe que le cinéma en couleurs fait des progrès techniques très rapides, on frémit à la pensée de ce qui nous menace. C'est une

(1) Voir la critique de ce film dans la *Revue Musicale* du 1^{er} avril dernier.

question de jours. Le bruit, la couleur, bientôt le relief, et pourquoi pas l'odeur, ce sera joli ! La vie toute vraie, la vie comme on la vit du matin au soir... Un personnage ne pourra-t-il plus enlever ses chaussures sans que nous les entendions tomber sur le parquet, sans que nous les flairions ?

Encore, si le public réagissait... Mais lui aussi, il veut être à la page : il gobe tout par crainte de se tromper, je crois même que la masse se régale. Il n'y a qu'à voir une salle populaire s'exciter sur les actualités sonores, applaudir pour de bon le ténor américain qui vient de pousser sa note (*Paillasse* et autres *ut* de même farine) dans un décor de carton qu'on ne voudrait pas voir à l'Opéra-Comique... Parfois, un excès de ridicule (quelque discours d'homme d'état nasillard, une pianiste virtuose à la mimique outrée) semble les soulever, mais ils retombent bientôt dans leur épais contentement. C'est un fait : ce gros réalisme plaît à la foule. Et quantité de braves gens qui pourraient avoir une opinion plus saine, se laissent ramener, par peur d'avoir l'air de dater d'hier, à trente ans en arrière. J'avais pensé jusqu'ici que le public n'allait pas spontanément vers le mauvais : je commence d'en douter. Pendant ce temps là, les industriels qui excellent à toujours flatter les instincts les plus bas se frottent les mains... Et l'entraînement est si néfaste qu'on voit les malheureux films muets, honteux comme des parents pauvres, comme une race qui disparaît, se donner un mal de chien pour se faire pardonner leur mutisme : l'orchestre imite avec un zèle désespéré le bruit des trains et des assiettes cassées ! On se régale en 1930 de la « machine à faire les bruits trouvée dans un cinéma de Colomb-Béchar en 1904 » dont on rigolait hier. Parlez-moi du progrès. Tout cela parce qu'on va trop vite, parce que les essais et la mise au point coûtent trop cher aux fabricants avides, parce que l'on habite des maisons qui n'ont pas séché, parce que l'on taille des meubles dans du bois vert, parce que l'on mange les fruits avant qu'ils soient mûrs.

Le film sonore, profitant de l'expérience de différentes autres inventions, et notamment de son père le muet, aurait dû débiter par des formes radicalement neuves, avec une audace exaltante. Au lieu de cela, il s'ingénie à s'embourber dans les mêmes marécages que ses devanciers ; il se voue légèrement au ridicule, qui lui pend au nez d'ici quelques années, des « cinq minutes de film d'avant-guerre ». Ce qui

//////////

nous console, c'est la perspective du plaisir que nous y trouverons alors, et la pensée réconfortante qu'une génération de héros naîtra et va se sacrifier pour décrocher ce débutant. Mais d'ici là quel gâchage !



Ce retour en arrière, le film 100 % parlant, le *talkie* comme ils disent, le montre mieux encore. La musique n'y est plus engagée que comme accompagnement, musique de scène, ce qui nous écarte du propos de cette Revue. Sans doute, mais le *talkie* exagère si bien les traits du problème, en fait une si belle caricature de « plan américain », que son exemple est très démonstratif, du point de vue même de la musique et de l'avenir de la musique filmée.

Enfin on respirait, on sortait du théâtre, et voici qu'on nous y replonge d'un coup. Ce sacré théâtre, basement réaliste et boulevardier, contre lequel on luttait merveilleusement depuis plusieurs lustres. Ah ! les cabotins, les vieilles vedettes en mal de renouveau et de gloire viagère, peuvent se réjouir. Les charognards tourbillonnent et claquent du bec. Le ciné va parler, le ciné parle, louange à dieu ! A nous les mots sublimes ! A nous les nobles attitudes ! Le grand premier rôle coiffe son feutre. On voudrait pouvoir dire à la pellicule : sois charmante et tais-toi.

Quoi, on se lamentait que la mise en scène des théâtres fût empêchée si souvent par des difficultés techniques, on espérait, on tentait depuis longtemps, mais toujours en vain, de mettre le ciné à son service, et voici qu'au moment où la chose serait possible il faut renoncer à toute espérance ! Le premier soin du film parlant, c'est de se jeter dans une concurrence ridicule : il veut être théâtre, il veut faire plus mal que le plus mauvais théâtre, et il réussit du premier coup. C'est le triomphe du boulevard, pas même de la barrière, qui a certaines vertus.

Il ne s'agit plus ici de questions techniques, mais de l'esprit humain et de ses formes supérieures : le langage, honneur du monde, saint langage, comme dit Valéry. On avait le droit d'espérer mieux d'un procédé qui promettait tant ; on a le devoir de le manifester. Qu'on ne vienne pas me dire qu'il ne faut pas décourager une industrie nais-

//////////

sante, qu'il faut savoir attendre, que c'est l'expérience seule qui permettra d'améliorer les résultats, que c'est en forgeant, etc... Encore un coup, c'est trop facile. Que ne savent-ils attendre eux-mêmes, ces industriels, ces financiers trop pressés ! que n'invoquent-ils l'expérience des découvertes antérieures, avant de nous faire subir leurs travaux de laboratoire ? Ils ne le feraient pas pour d'autres techniques : un mauvais savon, un mauvais rasoir, on ne les impose pas avant qu'ils soient au point ; le public ne les achète pas, et en les refusant, il ne décourage pas les producteurs, au contraire, il oblige la marque à s'améliorer, ou à disparaître. C'est justice. Pourquoi serait-on plus coulant pour le nouveau cinéma ? Quand un cheval, au dressage, part sur le mauvais pied, on lui donne un coup de caveçon. Le cinéma parlant est mal parti.



Tout ce que j'en ai dit était pour arriver à cette conclusion. Mais je n'éprouve aucune ivresse malsaine à jouer les Cassandre. Ce n'est pas de gaité de cœur, quand on est jeune, qu'on s'aventure à passer pour un barbon. Or ce que je reproche au nouveau cinéma, sonore, parlant, chantant, c'est précisément de n'être pas jeune, de venir au monde avec des rides, des grâces caduques, un visage fardé, toutes les tares du mauvais théâtre. Je vais jusqu'au bout de ma pensée : j'ai confiance quand même dans le cinéma sonore, chantant et parlant. Pour peu, je souscrirais cette généreuse anticipation de l'auteur de *Destin du théâtre* :

« On dit que le film parlant est venu menacer tout cela. La science apparaîtrait ainsi pareille au vieil Ouranos, dévorant ses propres enfants. Mon esprit se refuse à le croire. Je prévois des formes supérieures d'expression. Elles n'auront rien de commun avec l'inepte talkie 100% qu'on nous impose aujourd'hui, forme provisoire, forme de croissance, bientôt oubliée.

« Je prévois et je prédis la naissance d'un grand art où le monologue intérieur, la parole brève et discordante, le cri, le bruit, l'écho, la rumeur, dans une simplicité auguste, apte à une traduction universelle et aisée, jetteront les bases d'une nouvelle dramaturgie.

« Je prévois et je prédis les poètes et les cinéastes qui affronteront courageusement l'imbécilité, la méchanceté et la malhonnêteté, avant de faire triompher leur esthétique audacieuse... »

Mais si le destin du théâtre est dans le cinéma, (ce que je ne crois pas d'ailleurs), le destin du cinéma n'est certes pas dans le théâtre, et ni l'un ni l'autre n'a rien à gagner dans la poursuite puérile du réalisme. Que le nouveau cinéma avec ses nouveaux procédés change de route sans plus tarder, qu'il ait le courage de chercher sa vérité profonde, qu'il reparte du bon pied et ne se prépare pas de pénibles réactions, qu'il aille hardiment vers l'art nouveau pour lequel il est fait : alors nous oublierons ses fâcheux débuts et nos vœux l'accompagnent.

Gabriel AUDISIO.

